
LES
BEN - DJELLAB
SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137 et 140)

La notice rapporte que Ferhat ben Djellab ne jouit pas longtemps du repos, après les événements qui précèdent. Ses sujets l'accusèrent d'avoir épuisé le pays par une lutte insensée contre l'autorité de Constantine. Les gens du Souf levèrent l'étendard de la révolte ; Ferhat lança contre eux sa cavalerie, mais il mourut à El-Oued, après un règne de dix ans.

Tout cela est exact, mais a besoin d'être complété. Le renversement du Sultan Ferhat, avons-nous vu, était une affaire résolue dans les hautes régions gouvernementales. Le destituer ouvertement n'était pas possible ; restait le poison, moyen plus efficace de s'en débarrasser. Pour cela, fallait-il encore l'attirer hors de chez lui, où la surveillance de ceux qui l'approchaient était trop rigide.

On y réussit en fomentant une révolte dans le Souf, et, dès qu'à la tête de ses gens, il arrivait dans cette contrée pour y ré-

tablir l'ordre, une main inconnue lui tendait le breuvage qui devait résoudre la question pendante. Ferhat avait épousé la fille d'El-Guidoum ben Bou-Okkaz, de laquelle il eut deux enfants : El-Khazen et Tata, dont il sera bientôt question.

Mais à peine le souverain légitime venait-il de s'éteindre que les populations de l'Oued-Rir' lui donnaient pour successeur, Ibrahim, son cousin. Afin de ne pas nous égarer dans la généalogie de cette famille, où les mêmes noms reparaissent souvent, rappelons que le Sultan Ahmed ben Omar, mort pendant son pèlerinage à la Mecque, avait laissé quatre fils en bas âge : Mohammed, Ibrahim, Abd-er-Rahman et Ali. C'est Ibrahim, le cadet de ces enfants, qui venait donc d'être acclamé en remplacement de l'infortuné Ferhat, son oncle. La combinaison préparée avec tant de labour entre Salah Bey et le cheikh El-Arab Debbah avait ainsi avorté, et cela, on n'a pas besoin de le dire, ne faisait point l'affaire des Ben-Gana, perdant l'occasion de se saisir d'un commandement qu'ils convoitaient.

Dans l'histoire du Sahara, tout est ruse et intrigue, et c'est au plus adroit dans l'art d'employer ces deux armes que restait l'avantage. Debbah, avons-nous exposé, aurait voulu Tougourt pour son frère Saïd. Ne l'ayant pas obtenu, il prévenait celui-ci du tort qu'on lui portait, afin qu'il manœuvrât en sens contraire. Saïd évincé, il fallait absolument que le prétendant du parti rival fût écarté également. Comment y parvenir ? Il n'avait qu'à faire proclamer spontanément par les populations elles-mêmes un autre membre de la famille Ben-Djellab ; c'est ce qu'il réussit à mener à bout.

Salah Bey et les Ben-Gana, joués, dans cette affaire, par les Douaouda, avaient trop d'amour-propre pour s'avouer battus ; aussi allaient-ils préparer de nouvelles armes contre leurs adversaires. Dans le choix du Sultan Ibrahim, une faute venait d'être commise. N'étant que le cadet de la famille, celui-ci usurpait donc ce qui revenait de droit à son frère aîné Mohammed. Je retrouve, dans une notice que les Ben-Gana m'ont écrite sur cet incident, des détails très précis. Voici ce qu'elle dit : les Ben-Djellab étaient, à ce moment, quatre frères vivant ensemble dans la ville de Tougourt, mais un seul d'entre eux exerçait le pou-

voir, ce qui suscitait la rivalité des autres. Mohammed ben El Hadj ben Gana entra secrètement en relations avec eux, à l'insu l'un de l'autre, et quand il eut obtenu ce premier résultat : « Cette fois-ci, s'écria-t-il, les jeunes princes étant divisés par l'ambition, je compte bien réussir à me saisir de Tougourt et y placer un membre de ma famille. » Par d'adroites insinuations, il décida chacun des frères Ben-Djellab à s'éloigner dans une direction différente, avec promesse de l'aider à s'emparer du pouvoir. L'un se retirait à Temacin, l'autre au Souf, et le troisième à Khanga Sidi Nadji. Chacun aussi groupait ses partisans autour de lui, et on se rend compte aisément de la perturbation que ces quatre partis, travaillant à se nuire réciproquement, devaient amener dans la contrée. Le Sultan Ibrahim, jeune et sans expérience, se sentait menacé de toutes parts. Accueillant les conseils de quiconque lui témoignait la moindre sympathie, on lui persuada qu'en s'adressant aux Ben-Gana, favoris du Bey, il serait soutenu contre ses rivaux. Une députation est, en effet, envoyée par le Sultan tougourtin à Biskra, auprès de Mohammed ben El Hadj, qui guette avec impatience ce résultat final, qu'il a préparé : « Vous pouvez compter sur mon appui, lui répond Ben-Gana, » pour vous délivrer de vos compétiteurs. Rassemblez vos forces » et venez avec me rejoindre à Zeribet-el-Oued (1) pour ne point » éveiller l'attention. De là, nous irons d'abord nous emparer » de celui de vos frères qui vous fait opposition dans le Souf. » Puis ensuite, nous pourchasserons les autres successivement. »

Ibrahim, confiant, se rend au lieu indiqué au jour et à l'heure fixés. Mais, en dehors de lui, que se passait-il ? Chacun de ses frères, celui de Temacin, de même que ceux de Khanga et du Souf, recevait personnellement la visite d'un émissaire secret portant verbalement la communication confidentielle suivante, avec mission de ramener avec lui l'intéressé : le moment est » venu ; votre frère Ibrahim sera tel jour à mon camp de Zeribet- » el-Oued. Venez m'y trouver au même moment, et, pendant » que je m'emparerai de sa personne, je vous proclamerai à sa

(1) Zeribet-el-Oued, oasis et village situés à 20 lieues au sud-est de Biskra, sur les bords de l'Oued-el-Arab.

place souverain de Tougourt, au nom du Bey de Constantine. » Qu'y a-t-il de plus curieux à remarquer dans cette affaire? Est-ce la manière habile de mener l'intrigue sans éveiller le moindre soupçon, ou la naïveté, le peu de prévoyance de ceux contre lesquels elle était dirigée? Mais le résultat est là, indiscutable, historique: les quatre frères Ben-Djellab, rêvant chacun le pouvoir incontesté, et exacts au rendez-vous, se faisaient prendre dans cette sorte de souricière. Aucune précaution n'avait été négligée pour les bien garder aussitôt capturés, et leur stupéfaction dut être grande en se retrouvant en présence, quelques jours plus tard, à Constantine, où les Ben-Gana les avaient envoyés séparément et sous bonne escorte, à la disposition du Bey.

Cette escorte, entourant chaque captif des plus grands honneurs, soi-disant pour aller recevoir des mains du Bey le caftan d'investiture de la souveraineté de l'Oued-Rir', avait pour consigne de loger une balle dans la tête du premier d'entre eux qui, s'éveillant à la réalité, tenterait de rebrousser chemin. A Constantine, ils étaient internés dans la ville et gardés à vue.

Au Sahara, on ne s'endormait pas pendant ce temps. Les Oulad-Moulat, entourage traditionnel des Sultans tougourtins, avaient accompagné leur Sultan Ibrahim au camp de Zeribet. Après le départ de celui-ci et de ses frères pour Constantine, on réussit à les convaincre que les héritiers légitimes étant au nombre de quatre, prétendant chacun jouir de droits analogues, leur différend ne pouvait avoir d'autre arbitre que le Bey lui-même, qui, certainement, réglerait cette affaire à la satisfaction de tous. Le rôle des Rouar'a devait être d'attendre patiemment la décision souveraine. Mais, en prévision d'intrigues de quelque agitateur inconnu, il était décidé d'un commun accord que Ibrahim, frère de Bel Hadj ben Gana, irait camper auprès de Tougourt avec un corps de cavaliers, pour contribuer à assurer la tranquillité du pays.

Nous devons ici, encore une fois, rectifier les renseignements donnés par l'auteur de la notice, qui, à côté du vrai exactement rapporté, s'en écarte de temps en temps. Le Sultan Ben-Djellab emmené en exil à Constantine se nommait Ibrahim; le Ben-Gana envoyé à Tougourt s'appelait aussi Ibrahim, et la similitude de ces deux prénoms a causé une erreur.

« En 1792, dit la notice, le cheikh Ibrahim ben Djellab, qui
 » avait pris les rênes du gouvernement, était un prince débon-
 » naire qui n'eut pas la force de se maintenir plus d'une année
 » sur le trône. Une conspiration de la Djemâa ayant éclaté con-
 » tre lui pendant une nuit, il fut obligé, pour échapper à la
 » mort, de se sauver par la porte de la Kasba, en escaladant le
 » fossé avec une dizaine de cavaliers dévoués. On n'entendit
 » plus parler de lui. L'élu de la Djemâa fut le cheikh Ibrahim
 » ben El-Hadj ben Gana. Sa dévotion, poussée jusqu'au fanatis-
 » me, lui fit exercer quelques persécutions contre les ouvriers
 » juifs que l'on appelle Medjaria. Vers la fin de l'année 1794,
 » c'est-à-dire après deux mois environ de règne, il conduisit à
 » la Mecque la caravane des pèlerins. »

Ce qui précède est entièrement contourné par les informations de l'auteur de la notice, ou, pour être plus précis, les rôles sont intervertis. Les dates, même sont inexactes, car tout ce qui précède s'accomplit dans un espace de temps assez restreint, c'est-à-dire du printemps 1790 à l'été 1791, pendant les quatorze mois environ, et non les années, que les Ben-Gana séjournèrent à Tougourt. Nous avons vu, d'après les Ben-Gana eux-mêmes, comment le Sultan Ibrahim ben Djellab prit, non pas la fuite, mais fut capturé et interné à Constantine. Nous avons puisé à d'autres sources plus authentiques la suite de ces événements dramatiques, qu'il est fort intéressant de connaître, pour bien se rendre compte des intrigues passionnées du Sahara, où, à peu d'années d'intervalle, les mêmes faits se reproduisent jusqu'à nos jours, avec une similitude frappante. C'est Ibrahim ben Gana qui se sauva, en effet, de la Kasba de Tougourt, où il aurait voulu s'implanter. Compromis dans cette affaire, où il mécontenta la population, il dut s'éloigner, non pas pour aller en pèlerinage aux lieux saints, mais vers Biskra. Les notes de sa famille disent que la mort de son frère aîné, Mohammed bel Hadj, nécessita son rappel dans le Nord, et tout se borne là. Il fut remplacé, dans le commandement du goum stationnant devant Tougourt, par son neveu, Ali bel-Guidoum, qui jugea prudent de rester campé hors la ville et la Kasba, au lieu de s'y établir.

« Celui-ci, dit encore la notice, avait été fait dépositaire du
 » commandement, mais il oublia la foi jurée et força la Djemâa,
 » ou assemblée des notables, à le reconnaître comme Sultan de
 » l'Oued-Rir'. Un vendredi, sur l'heure de midi, lorsqu'il se
 » rendait à la mosquée principale, avec son escorte d'honneur,
 » musique en tête, un marabout des Selmia se précipita au-devant
 » de son cheval, et, l'ayant arrêté, osa adresser au (soi-disant)
 » Sultan des reproches sévères sur sa conduite : Fils de l'impie-
 » té et de la trahison, lui cria-t-il, tu goûteras bientôt l'amer-
 » tume de ton forfait. L'épée du commandement, que tu as
 » usurpée, se retournera contre ta poitrine. Souviens-toi que
 » notre Seigneur Mahomet a dit : la porte de l'injustice est la
 » porte de la mort ! A ces mots, Ali bel Guidoum ben Gana pou-
 » sa son cheval contre le marabout et l'écrasa. Quelques mois
 » s'étaient à peine écoulés, que le cheikh Ibrahim, Sultan légi-
 » time de Tougourt, reparut dans ses États. Il n'eut pas à lutter
 » longtemps contre un usurpateur qui n'avait eu que le courage
 » de profiter de son absence. Dédaignant une vengeance facile,
 » il le laissa fuir, et n'eut plus d'autre pensée que de relever et
 » d'affermir l'autorité. Son règne dura douze années (1). »

Si nous avons cru utile de relever plus haut quelques erreurs de la notice, nous devons ajouter que le récit de l'épisode que l'on vient de lire est conforme à ce qui nous a été raconté, et que nous avons pu contrôler dans le pays. L'affaire du marabout de Selmia, de même que la fuite de l'usurpateur devant le retour inespéré de Ben-Djellab, sont exacts. Dans le manuscrit des Ben-Gana que j'ai sous les yeux, il n'en est pas fait mention, naturellement, mais l'épilogue de leur première équipée de Tougourt était un sujet délicat et scabreux ; aussi se sont-ils bornés à le clore par cette phrase textuelle : « Les Ben-Gana jugèrent à pro-
 » pos de faire rendre la liberté aux Ben-Djellab internés à Cons-
 » tantine, et de les laisser revenir à Tougourt. »

La tradition locale conserve encore des souvenirs exacts sur ces événements, mais nous avons puisé des renseignements en-

(1) Notice Cherbonneau, d'après De Chevarrier, pages 22 et 23.

core plus précis auprès des marabouts de Temacin, possédant dans leur zaouïa des notes et des papiers contemporains. Les Douaouda ont également leurs chroniques, et, en contrôlant tous ces documents, on parvient sans peine à rétablir la vérité historique.

Salah Bey avait fini par se convaincre que les Ben-Gana, étrangers au Sahara, n'y exerçaient d'autre influence que celle donnée par l'appui des Turcs; aussi avait-il fini par les abandonner à leurs propres moyens d'action. Déjà Ibrahim ben Gana avait dû s'éloigner de Tougourt. Son neveu, Ali bel Guidoum, qui lui avait succédé, ne tenait guère mieux en place. La mort du marabout des Selmia, rapportée plus haut, l'avait fait prendre en grippe par la population. L'été de l'année 1791 marqua sa chute.

Les uns disent que les quelques janissaires turcs et les cavaliers du Tell composant ses forces, se sentant atteints par le *Tehem* ou fièvres endémiques du pays, s'éloignaient par groupes, sans qu'il fût possible de les en empêcher. C'était comme des désertions frénétiques inspirées par la crainte de la terrible maladie. D'autres assurent que Salah Bey, en homme intelligent qu'il était, réparait son erreur politique première en rendant ses faveurs aux Douaouda. Ceux-ci sortaient déjà de leur somnolence momentanée, symptôme d'une prochaine campagne réparatrice. Les courriers se succédaient de Tougourt à Constantine, exposant la situation compromise et réclamant avec instance de nouvelles forces pour combler les vides laissés par les désertions qui, soit par la peur des fièvres, soit par celle des Douaouda, ne cessaient de se multiplier.

Las de pareils embarras et de telles obsessions, Salah Bey y coupa court en prenant une grande décision. Les quatre jeunes princes Ben-Djellab étaient toujours gardés à vue dans la ville de Constantine. Ibrahim, celui qui, le dernier, avait exercé le pouvoir, est mandé au palais de Dar-el-Bey: « Je te rends la liberté et en même temps la souveraineté de l'Oued-Rir', lui dit » Salah. Retourne immédiatement dans ton pays et fais-y signer » la paix en mon nom. » Voilà comment les Ben-Djellab rentrèrent en possession de leurs États; mais la paix, sur laquelle on comptait, ne tarda pas à être troublée de nouveau.

A la suite d'événements dont le récit aura ailleurs sa place, Salah Bey avait été destitué et même étranglé à Constantine en 1792. Hossein Bey lui succédait, et, avec lui, une politique nouvelle était inaugurée, c'est-à-dire la tendance de renverser, pour des raisons de vieilles rancunes, tout ce qui, de près ou de loin, avait eu des attaches avec son prédécesseur. Le Khalifa du nouveau gouverneur de la province était Mohammed-Cherif. Pour bien saisir l'origine de certaines sympathies ou de certaines haines héréditaires, il est utile de rappeler que ce Mohammed-Cherif était le fils de l'ancien Bey Ahmed El-Colli, le beau-frère des Ben-Gana, et lui-même avait épousé également une Bent-Gana, du nom de Reguïa, laquelle, on le sait, donna le jour au dernier Bey de Constantine, que la France renversa en 1837.

Le Khalifa, partageant les sentiments des parents de sa mère et de sa femme, était hostile à tous ceux qui les avaient entravés sous le règne précédent. Ceux-ci ne pouvaient se consoler de la perte de Tougourt, que, malgré leurs espérances, ils n'avaient pu posséder que d'une manière éphémère; mais des circonstances pouvaient les y ramener aussi. Après le rétablissement, par Salah, du Sultan Ibrahim ben Djellab, les trois autres frères de celui-ci n'étaient-ils pas restés en qualité d'otages à Constantine? On pouvait les utiliser avec avantage, en exploitant la jalousie et l'ambition comprimées dans leurs cœurs, pour fomenter de nouvelles révolutions sahariennes et pêcher en eau trouble. Donc, on les lâcha en leur promettant secours et appui pour renverser leur rival Ibrahim.

Cependant, les Rouar'a, épuisés par les derniers événements, avaient accueilli le retour de leur chef légitime avec reconnaissance. Ibrahim, mûri par l'expérience, mettait tous ses efforts à rendre le bien-être à son peuple; aussi trouvait-il des gens fidèles à sa cause, quand ses frères, surtout Mohammed, l'aîné et le plus énergique, revenus inopinément dans le pays, tentèrent de le renverser dans une première lutte qui ne dura pas moins de huit mois. Les Oulad-Moulat s'étaient prononcés en faveur d'Ibrahim et le soutenaient avec énergie: les prétendants durent alors rentrer dans l'ombre. Il y avait environ douze ans que, maître sans conteste, grâce à l'appui de son beau-père le cheikh

El-Arab Debbah (1), le prince tougourtin vivait tranquillement, quand, vers 1804, la guerre éclata de nouveau. C'était encore le prétendant Mohammed, frustré dans son droit d'aînesse, qui s'agitait encore, et cette fois avec plus de succès, entraînant à sa suite des populations impatientes et comme fatiguées d'une ère de calme trop prolongée. Ibrahim fit appel à son beau-père. Debbah et Saïd accouraient à son aide avec leurs nomades, qu'ils campaient autour de Tougourt, l'enserrant, pour la protéger, comme une bague enserre un doigt ; telle est l'expression locale. Mais la saison des mortelles fièvres endémiques de l'Oued-Rir, dont nous avons parlé plus haut, approchait. Déjà les marais d'eaux stagnantes des environs et celles du fossé baignant les pieds du mur d'enceinte de la ville commençaient à se couvrir de cette infinité d'animalcules rougeâtres qui, semblables à la rouille, envahissent le fer et répandent une odeur pestilentielle tuant l'homme de race blanche. Les nomades, la plupart propriétaires, ou pour mieux dire usufruitiers des palmiers de ces oasis, savent par expérience qu'il faut s'en écarter pendant cette période insalubre. Aussi se hâtaient-ils de déguerpir, par préservation personnelle, eux qui n'étaient là que pour préserver le Sultan tougourtin d'un coup de main de son antagoniste ; que les grands de ces bourgades de sédentaires se battent et se débrouillent entre eux, se disaient-ils. Quant à nous, nomades, nous serons toujours, à notre volonté, les maîtres de ces îlots de palmiers. Allons, en attendant, pour notre compte, respirer l'air plus pur des espaces du Sahara, au milieu des pâturages de nos troupeaux. Et ils parlaient, en effet, le cheikh El-Arab Debbah à leur tête, car, tout chef des nomades qu'il était, il fallait qu'il se plîât aux exigences et aux coutumes traditionnelles de son peuple mobile, avançant et reculant selon la marée, c'est-à-dire suivant les besoins du moment.

Ibrahim, abandonné par son beau-père Debbah, que les Arabes nomades entraînent dans leur émigration périodique,

(1) Debbah avait une fille du nom de Fathma, qui avait été mariée d'abord au Bey de Constantine Mustapha. A la mort de celui-ci, la veuve fut épousée par Ibrahim ben Djellab.

est de nouveau exposé aux coups de son adversaire Mohammed. Une ressource lui reste cependant, ce sont les Troud, tribu guerrière du Souf, toujours dévouée à ses ancêtres. Il implore leur appui en promettant de riches récompenses.

Nous voici maintenant à une époque relativement récente et importante en ce qu'une figure chevaleresque, qui restera à tout jamais légendaire dans les chroniques du Sahara, apparaît sur la scène. C'est celle de Ferhat, fils de Saïd, et par conséquent, neveu du cheikh El-Arab Debbah. Ferhat avait passé son enfance, tantôt parmi les nomades, tantôt dans les oasis du Souf, au milieu des Troud alliés de sa famille. Il avait été, en quelque sorte, élevé avec El-Khazen et Tata, les orphelins de l'ex-Sultan de Tougourt, dont il a été question et qui mourut empoisonné, vers 1790, pendant son expédition au Souf. Les Troud avaient adopté les orphelins. Ferhat ben Saïd était le compagnon de jeux et de chasse de Khazen. Quant à Tata, qu'il aimait comme une sœur, elle avait été mariée, par raison d'alliance politique, au seigneur Harar des Hanencha Atman; mais dès que la mort de celui-ci rendit Tata libre de sa destinée, Ferhat se hâta de l'épouser. Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus, mais ici cette digression a pour but de faire ressortir les liens d'affection existant entre ces amis d'enfance.

Donc, à l'appel du Sultan tougourtin Ibrahim, les Troud accoururent camper autour de sa capitale, à la place occupée naguère par les nomades. Ferhat et Khazen étaient parmi ces nouveaux auxiliaires, nous pourrions dire incognito. Ils venaient sonder le terrain comme deux jeunes gens faisant leurs premières armes, et guidés par des rêves d'avenir.

La notice rapporte ceci : « El-Khazen pénétra les armes à la main dans les États de Tougourt et se montra devant la capitale avec des goums nombreux. Comme il n'en voulait point à la personne d'Ibrahim et que son ambition n'avait pour objet que le trône qui avait appartenu à son père, il fit offrir au Sultan la vie sauve et une escorte s'il consentait à abdiquer. Pour toute réponse Ibrahim se sauva à Sidi-Khaled. »

C'est bien cela à peu près, mais les détails intimes font défaut.

Ce n'est qu'en séjournant dans le pays, en causant longuement avec les gens bien informés, comme je l'ai fait, que l'on obtient des révélations de couleur locale qui enrichissent le tableau de ces mœurs sahariennes. — El-Khazen ne se montra pas à la tête de goums comme il est dit dans la notice, bien au contraire, on ignorait sa présence et celle de son ami Ferhat au milieu des contingents Troud. Le Sultan Ibrahim était bien aise d'avoir ces auxiliaires campés devant sa ville pour lui servir au besoin de bouclier ; il leur faisait distribuer abondamment de ses magasins des charges de dattes et d'orge pour se nourrir eux, leurs chevaux et leurs chameaux de selle et de bât, mais soupçonneux et méfiant par instinct, il tenait à les laisser extra-muros, une surprise étant à craindre même avec les plus dévoués ; mais il avait devant lui deux jeunes gens fougueux et entreprenants comme on l'est à vingt ans, qui s'étaient créés des intelligences dans la place. Chaque jour quelques Troud entraient dans la ville sous prétexte d'y faire des emplettes. Si on avait pris la précaution de les compter, on aurait pu constater que tous ne sortaient pas au moment de la fermeture des portes et qu'il en restait de cachés dans des maisons amies. Dès que leur nombre parut suffisant pour le coup de main projeté, El-Khazen se faisait coudre dans une gherara, sorte de grand sac en laine dont se servent les chameliers et placé dans cet état sur un chameau docile, soit disant chargé de marchandises, on l'introduisait en ville chez un affidé. Cette précaution était nécessaire, le jeune prétendant étant trop connu. A un signal donné, El-Khazen et ses partisans se partagent en deux groupes. L'un s'empare de toutes les issues de la Kasba où habite le Sultan pendant que l'autre va ouvrir les portes de la ville et y fait entrer les Troud à la tête desquels marche Ferhat ben Saïd. Voilà de quelle manière romanesque les jeunes conspirateurs se rendaient maîtres de la place.

C'était peu pour El-Khazen d'être en possession de l'autorité, il voulut faire bénir son entrée. Dans ce but, il offrit à la mosquée de Tougourt des livres saints et entr'autres un magnifique exemplaire du *Bokhari* qui avait été payé 200 réaux à Tunis. En outre il créa des avantages pour les talebs et les marabouts auxquels il supposait quelque influence dans le pays. Mais il était

dans la destinée de l'Oued-R'ir, de ne pas jouir d'un gouvernement stable.

La proie revenait au plus hardi. Il y avait si peu d'union entre les oasis de la principauté, que rien n'était plus aisé que de s'y former un parti. Mohamed, l'aîné des fils du Cheïkh Ahmed ben Djellal, encouragé par ses frères et par quelques grandes familles, d'autant plus dévouées à sa cause que depuis la mort de son père, elles avaient été dépouillées de leurs privilèges, entraîna la redoutable tribu des Oulad-Moulat. Ici encore se passa un incident offrant des péripéties curieuses à connaître. Le jeune El-Khazen avait à lutter contre les intrigues de ses quatre cousins aussi ambitieux et dangereux l'un que l'autre; plus rusé que ses frères, Mohammed l'aîné, trouvant sans doute que l'hostilité ouverte risquait de le faire échouer, affecta sournoisement d'accepter avec résignation le fait accompli et de se tenir calme. Ses paroles n'étaient que des louanges à l'adresse du nouveau souverain et des protestations d'affection, pendant que ses frères au contraire travaillaient séparément à se créer un parti. Inspirer la confiance par son attitude, tandis qu'en sous main il aiguillonnait les passions de ses rivaux afin de les rendre suspects, telle était la manœuvre de Mohammed. Dès qu'il sentit les inquiétudes provenant de ce côté, suffisamment inculquées dans l'esprit d'El-Khazen, il lui écrivait une lettre à peu près conçue en ces termes : « Vous êtes jeune et entouré d'ennemis qui complotent votre perte. Un conseiller dévoué vous est indispensable ; vous savez quels sont mes sentiments pour vous et quelle a été ma conduite respectueuse depuis que vous êtes monté sur le trône de nos pères. D'ambition personnelle je n'en ai plus, j'abdique tous mes droits. Donc prenez-moi pour Khalifa. Nous sommes déjà unis par la même origine, resserrons encore davantage ces liens en me donnant votre mère Lalla Mira en mariage. Ce sera entre nous un gage de fidélité réciproque. »

El-Khazen séduit par ces ouvertures affectueuses, gagne le cœur de sa mère, convaincue elle aussi des avantages offerts par cette combinaison. On réunit les Troud toujours campés aux por-

tes de la ville pour la leur communiquer. Les Troud la repoussent et s'y opposent énergiquement ; leur clairvoyance a deviné une trahison. Mira et Khazen persistent. — Alors les Troud mécontents du peu de cas que l'on fait de leurs observations décampent et s'éloignent vers le Souf, laissant la ville complètement dégarnie de défenseurs.

Le lendemain, Mohammed escorté des Oulad-Moulat faisait son entrée à Tougourt ; — les trop imprudents Khazen et Mira pensaient n'avoir en perspective que les fêtes à l'occasion du mariage ; le rêve fut de courte durée ; à peine arrivé à la Kasba, Mohammed ordonnait d'étrangler la mère et le fils et le crieur public annonçait son avènement au trône.

Si l'on relit la curieuse lettre transcrite à la première page de cette étude, on remarquera que c'est à partir seulement du Sultan Mohammed dont nous allons nous occuper maintenant, que Selman commençait complaisamment la série des tueries en famille des princes tougourtins. Pour le passé, c'est-à-dire ce que nous avons raconté jusqu'ici, il n'en tenait plus compte. « Nos aïeux, dans les temps anciens n'ont pas procédé autrement » se bornait-il à dire pour se justifier de ses propres crimes.

Bien qu'il se fut débarrassé de Khazen, Sultan Mohammed avait encore en ses frères d'autres compétiteurs avec lesquels il fallait lutter. Cheïkh Ibrahim lui tenait tête dans l'oasis de Temacin ; cheïks Abd-er-Rahman et Ali avaient rallié leurs partisans dans le Souf. Marchant tous ensemble contre la capitale de l'Oued-R'ir, ils la tinrent bloquée pendant huit mois et les hostilités ne cessèrent qu'à la suite d'une trêve conclue par l'intervention de Sid El-Hadj Ali, marabout de l'ordre religieux des Tidjani dont nous aurons bientôt beaucoup à parler.

Mais Mohammed était une de ces natures fourbes et sanguinaires qui ne reculent devant rien, pas même le fratricide pour assouvir une ambition. Il attirait en effet ses deux frères Ibrahim et Abd-er-Rahman dans un guet-à-pens et les faisait assassiner sous ses yeux pour être bien sûr qu'ils ne se lèveraient plus contre lui. A tous ces crimes, excitant l'indignation publique, un vengeur redoutable allait se déclarer. C'était le jeune Ferhat

ben Saïd, l'ami d'enfance de l'infortuné El-Khazen et de sa sœur Tata. Ferhat venait d'épouser Tata et cette union resserrait encore davantage les liens existant déjà entre lui et les Troud du Souf que nous avons vus si dévoués à la cause de Khazen. Donc les Troud résolurent le renversement du Sultan Mohammed et de mettre à sa place Ferhat ben Saïd à qui ils offraient avec l'appui de leurs fusils, des sommes d'argent considérables à sacrifier dans l'intrigue.

Laissons ici la parole à l'auteur de la notice : en 1821, dit-il, un jeune seigneur de la puissante famille des Bou-Okkaz, nommé Ferhat ben Saïd, se présenta sans escorte au palais d'Ahmed El-Mamelouk à Constantine. Il annonçait au Bey que l'amitié des tribus de l'Oued-Souf lui permettait de faire valoir ses prétentions au gouvernement de Tougourt ; que cependant il n'oserait rien entreprendre sans avoir obtenu son alliance, qu'il venait lui offrir 50,000 *bacetus* pour un coup de main. A cette époque, le Khalifa du Sahara était Abd Allah Khodja, de la famille des Ben Zekri, et les Arabes nomades avaient pour cheïkh, Debbah, l'oncle paternel de Ferhat ben Saïd. Le Bey écrivit à ces deux chefs qui achevaient à Lichana la perception de l'impôt, de partir sans délai avec Ferhat. Déjà ils avaient traversé l'Oued-Djedi. Mais la nouvelle de cette expédition les avait devancés, soit par hasard, soit par trahison, Mohammed ben Djellab fut averti à temps. En conséquence il adressa aux deux chefs des émissaires fidèles qui déposèrent entre leurs mains des cadeaux considérables en argent, afin de les déterminer à faire échouer les projets du prétendant. En effet, les prétextes ne manquèrent pas : on trouva que la saison avait été mal choisie, que les soldats avaient besoin de repos après un séjour de deux mois sous les palmiers ; que l'eau saumâtre du Sahara et les provisions avariées par la chaleur n'avaient pas laissé que de les affaiblir ; qu'enfin si l'on voulait être sûr du succès, il fallait renvoyer l'expédition à l'année suivante. Il n'est pas prouvé que Ferhat ait connu l'intrigue.

Toutefois il leva ses tentes la rage dans le cœur, et quitta son oncle, pour se retirer de nouveau dans le Souf chez ses amis les

Troud. Un mois après l'armée turque était de retour à Constantine.

Ferhat ben Saïd commença à comprendre que la partie n'était point perdue, s'il trouvait le Bey dans les mêmes sentiments. Alors il s'approcha de lui avec confiance et pour lui rappeler sa promesse d'une manière délicate, entra dans le *medjelès*, salle de réception du palais, revêtu du burnous d'investiture qu'il avait reçu de sa main l'année précédente. Ahmed El-Mamelouk lui dit avec un geste bienveillant : « Ma parole fait ta force, Dieu m'a entendu. » Quand la saison parut favorable, le Bey fit déployer son étendard et se mit à la tête des troupes. Il laissa à Lichana et à Tolga son Khalifa avec l'arrière-garde, traversa le désert, ayant à ses côtés Ferhat et le cheïk El-Arab Debbah et pénétra sans coup férir dans les oasis de Tougourt. Mohammed ben Djellab avait bien songé à laisser l'armée ennemie s'épuiser par des luttes partielles devant chaque forêt de palmiers, mais il aima mieux la décourager par l'absence des obstacles pendant une marche de plusieurs semaines et l'attendre avec ses sujets dévoués derrière les murs crénelés de sa capitale. Un édit du prince enjoignait sous peine de mort à tous les habitants des oasis, depuis Mraïer jusqu'à Meggarin, de quitter leurs foyers et de se réfugier à Tougourt. Quelque habile que fut cette tactique, elle n'empêcha pas le Bey de Constantine d'arriver à Meggarin où il campa. Ses troupes n'avaient point souffert. Le lendemain Ahmed El-Mamelouk, précédé de ses chaouchs et de sa musique militaire, poussa une reconnaissance sous les murs de Tougourt. Près de lui s'étaient groupés les principaux officiers turcs, ainsi que les chefs des goums arabes. Au moment où l'escorte passait en vue de la Kasba, un coup de feu partit de la ville et une balle siffla en mourant dans le sable à quelques pas du Bey. On apprit plus tard que celui qui avait déchargé son *chichana* (fusil cannelé à l'intérieur) sur le Bey, était Amer, fils de Mohammed ben Djellab.

Ahmed Mamelouk continua l'examen des lieux avec cette dignité qui caractérise les Turcs. Mais une fois rentré au camp, il ordonna la dévastation des jardins et offrit à ses soldats un *réal baceta* pour chaque palmier abattu. Le travail commença. Malgré

L'insuffisance des instruments, il y avait plus de deux cents arbres couchés sur le sable au moment de *l'asr* (4 heures après midi). Ce que voyant, les Talebs sortirent des zaouïas en chantant *la ilaha illa allah* (il n'y a de Dieu que Dieu). Ben Djari, l'intendant de Mohammed ben Djellab marchait en tête de la procession. C'était un homme qui brillait autant par son éloquence que par son esprit. Il avait fait ses études à Tunis. Sachant bien que les Turcs étaient en général peu sensibles aux prières des gens de mosquée et qu'ils n'auraient que tout juste assez de compassion pour ne pas leur faire trancher la tête, il venait lui-même comme parlementaire. Le Bey trouva son raisonnement péremptoire. « Ferhat ben Saïd t'a offert 50,000 *bacetas*; si tu remmènes ton armée, nous t'en payerons 100,000. » C'est ainsi que Tougourt fut sauvé et que Mohammed ben Djellab recouvra la paix.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

